

Au Sud du lac Tchad : le confluent du Logone et du Chari, vu de Fort-Lamy.

## LA MISSION TRANSAFRICAINE

de M. BRUNEAU DE LABORIE

(Voir les numéros des 8 et 15 mars 1924.)

### II

#### DU CAMEROUN AU DÉSERT DE LIBYE PAR LE TCHAD LE OUADAÏ ET LE BORKOU

La belle colonie que nous avons créée à l'Est et au Sud du lac Tchad, quoique moins variée dans sa production que le Cameroun, n'en est pas moins d'une très intéressante fertilité. Le bétail y est également nombreux. Son troupeau bovin, seul, peut être évalué environ à 1.500.000 têtes. Enfin, le coton y pousse presque partout et les inondations annuelles du Logone, du Chari et de certains de leurs affluents assureraient, éventuellement, à l'irrigation son principal élément. Mais la densité de sa population est faible ; en outre, l'absence de moyens d'exportation commercialement pratiques met obstacle à son activité économique. L'effort de notre administration y obtient toutefois, dans le cadre que ces circonstances lui imposent, des résultats remarquables, et j'ai eu l'occasion d'y constater que depuis mon précédent passage, datant de deux ans, l'hygiène, les voies de communication intérieures et la circulation monétaire, notamment, y avaient été l'objet de progrès considérables. Ceux-ci sont dus à l'initiative de M. le gouverneur Lavit.

J'avais, au Tchad, deux objectifs. Recueillir, pour le Muséum, divers documents anatomiques et, en particulier, un fœtus de rhinocéros et du venin de serpents. Je n'ai pas été très heureux pour le venin. Ce n'est pas que les serpents manquent. Mais l'opération nécessaire pour prélever ce liquide dans des conditions qui en assurent la conservation était au-dessus de mon expérience et de mon habileté. J'ai pu, en revanche, pour le rhinocéros, m'acquitter exactement de ma mission.

J'étais chargé, d'autre part, de compléter une enquête que j'avais déjà commencée sur le commerce caravanier du Ouadaï.

Fort-Lamy, chef-lieu de la colonie, où je me suis arrêté quelques jours, est une petite ville agréable, mais sans caractère, placée en confluent du Logone et du Chari. Elle étend, le long de ce dernier fleuve, les lignes de ses maisons aux toits de tuiles, entourées de petits jardins ; une allée de beaux arbres forme le quai ; derrière ce premier rang, une autre allée, un autre rang de constructions et de jardins semblables, un autre rang encore, puis, derrière, une immense place. Autour sont plusieurs villages indigènes, tous propres et parfaitement tenus. Il y a là des Saras, des Ouadaïens, des Bornous, des Haoussas, etc., au nombre d'environ 6.000, et une centaine d'Européens.

J'en suis parti à la fin d'avril, en baleinière, par le Chari. J'avais une embarcation d'environ deux tonnes que huit hommes, debout sur l'avant et sur l'arrière, poussaient à la perche sur l'eau jaune et limoneuse. Les rives, largement inondées aux pluies, sont dégarnies et monotones, mais, lors des basses eaux, et c'était le cas, elles ne sont espacées le plus souvent que de 100 à 300 mètres et de nombreux bancs de sable y affleurent ; souvent couverts d'innombrables oiseaux, pélicans, marabouts, énormes canards serrés les uns contre les autres, ils mettent de la diversité et de l'animation dans l'ensemble. Le jour, je quittais fréquemment mon embarcation et j'essayais de corser le menu en tuant une ou deux antilopes ; c'est un gibier banal là-bas. Le soir, nous faisons halte sur un de ces bancs. Les hommes, munis d'un grand filet, ramenaient sans peine, avec des cris joyeux, quelques-uns des énormes poissons du fleuve. On dressait ma table, puis mon lit. Là, sur ce sol immaculé, dans un silence que troublait seul, parfois, le cri sauvage d'un hippopotame, je passais, au milieu de ce luxe inimitable que la nature réserve pour ses vrais amis, des nuits que je demanderais en vain au plus moderne des comforts.

Mais toute médaille a son revers. Les moustiques me gâtaient souvent ces joies. On a coutume de prétendre que les pires ennemis des voyageurs, dans ces régions, sont les fauves. Cela fait, je dois le reconnaître, beaucoup mieux dans un récit. Mais, à part des incidents tout à fait exceptionnels, les pauvres fauves, malgré leur vigueur, n'ont qu'un désir, c'est de nous céder la place ; il est même souvent difficile, j'en sais quelque chose, de les rejoindre quand on les poursuit. Notre vrai, notre dangereux, notre inlassable ennemi, c'est l'infinitement petit, le moustique, agent de transmission du paludisme, la tsé-tsé, dont la piqûre est si redoutable au bétail et qui inocule à l'homme la maladie

du sommeil. Il s'attaque à notre repos, à notre santé, à notre vie. Dans un de ses livres, Michelet, qu'il est particulièrement opportun d'évoquer en ce moment, montre une tendre pitié pour l'insecte. « Provisoirement, dit-il, on le tue. Il est si petit qu'avec lui on n'est pas tenu d'être juste. » Si Michelet avait vécu en Afrique, il aurait changé d'avis.

Cette route devait me conduire, en dix-huit jours, à Fort-Archambault, où j'allais chasser, ainsi que le voulait mon programme.

J'ai réussi, dans cette région, à prendre vivant un jeune rhinocéros. Mais il devait mourir accidentellement. Je l'avais installé dans mon camp. Il était attaché à un arbre avec des cordes solides découpées dans la peau de sa mère. Ce n'était peut-être pas très délicat de ma part. Mais ladite mère m'avait chargé avec violence, de tout près, sans provocation, et j'avais dû la traiter sans ménagement. Son fils semblait avoir hérité de son caractère et se montrait très méchant. Lorsqu'on se plaçait à deux mètres devant lui, il ne bougeait pas, car la vue de ces animaux est extrêmement basse ; jamais je ne l'ai mieux constaté qu'à cette occasion ; mais si on venait entre le vent et lui, il reniflait avec force, puis soufflait avec fureur, baissait la tête et fonçait. Un soir, en rentrant de la chasse, on me dit qu'en mon absence on avait voulu le changer de place et qu'en le maîtrisant — il fallait déjà quatre hommes pour cela — on lui avait renversé la tête trop en arrière, ce qui lui avait brisé la colonne vertébrale. J'ai regretté ce petit animal.

Je l'avais pris sans le chercher. J'étais sur une piste d'éléphant, accompagné de mon vieux chasseur Paki. Nous étions arrivés à ce moment passionnant de la chasse où les indices s'accordent pour affirmer que la bête est tout près. On sait qu'on va l'apercevoir d'une seconde à l'autre. On marche pas à pas, le fusil à la main, tout armé. Les pisteurs cessent de regarder les empreintes et fouillent des yeux tous les buissons avec une attention extrême. Puis, tout d'un coup, l'un d'eux s'immobilise, se baisse, tend le bras. Il a vu. Tout le monde s'est arrêté comme lui et, pendant que les indigènes, silencieux, restent cloués sur place, l'Européen s'avance lentement. Soudain, il découvre, lui aussi, l'énorme animal, en général à 50, 40, 20 mètres à peine, encore immobile, mais inquiet déjà. On épaule, on tire, et c'est la poursuite, car avec un fusil Lebel, comme celui dont je me sers, un éléphant ou un rhinocéros, même touchés au cœur, ont encore une demi-heure ou une heure de survie. On le rejoint enfin. Il est arrêté. C'est le moment le plus émouvant. Un adversaire de cette puissance, lorsqu'il se décide à accepter le combat, est impressionnant.

Nous venions donc de nous apercevoir que nous étions tout près de l'éléphant. Nous progressions dans une végétation assez épaisse de grands arbres au pied



Sur le Chari : la baleinière de M. Bruneau de Laborie vient de rencontrer celle du gouverneur intérimaire du Tchad, M. Reste, qu'accompagne M<sup>me</sup> Reste.



Sur la piste d'un fauve : un chasseur indigène montre l'empreinte de l'animal.



Un jeune rhinocéros, dont la mère vient d'être tuée, a été capturé vivant

desquels subsistait une petite brousse dense. Paki, mon chasseur, me précédait d'un pas. Il était, comme moi, muni d'un fusil, mais il avait, une fois pour toutes, défense expresse de s'en servir hors le cas de nécessité.

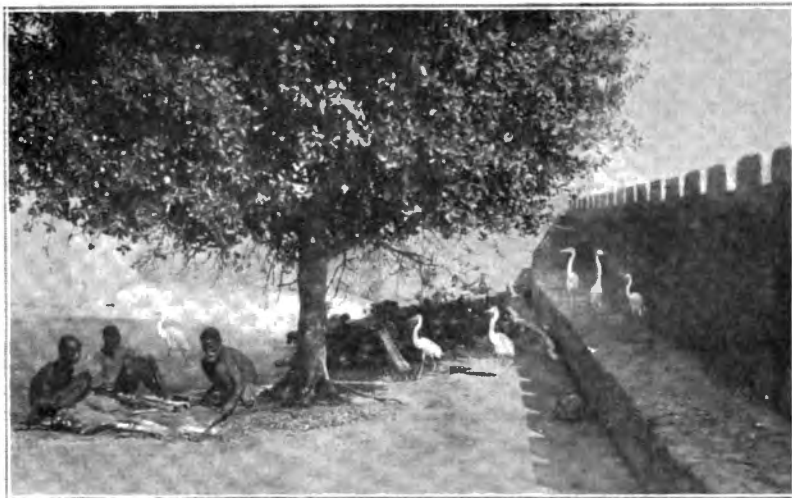
Le silence était absolu. Brusquement, j'entends un grand bruit à ma gauche, à une quinzaine de mètres à peine, dans des broussailles de 2 mètres de haut, impénétrables à la vue; puis une charge impétueuse qui vient sur moi, et Paki tire. Je regarde sans voir, je tire aussi. Cela s'était arrêté, mais pour repartir aussitôt. Nous tirons encore, et, si près cette fois, que rien ne pouvait plus nous le cacher, un grand rhinocéros se montre et tombe. Nous sautons en arrière pendant qu'il cherche à se relever; une dernière balle l'immobilise, puis on l'achève. Les choses avaient mal commencé, mais bien fini.

Mais le même bruit de galop, en beaucoup plus faible, continuait. Nous en découvrons presque aussitôt l'auteur : un second rhinocéros, tout petit celui-là, de la taille d'un sanglier, sans corne encore, qui, affolé, courait dans tous les sens. Mes pisteurs, pleins de courage, depuis qu'il n'y a plus de danger, se précipitent avec leurs sagaies. Paki leur crie de s'arrêter, moi aussi; de tous les côtés, on barre la route à l'animal que l'on prend vivant après une lutte homérique.

Nous étions passés, sans le savoir, tout près d'une femelle qui avait un petit. Elle nous avait sentis et elle avait immédiatement chargé.

Quant à notre éléphant, le bruit l'avait mis en fuite; il devait être loin.

À l'Est de Fort-Archambault, mon itinéraire rencontre le pays des Saras, où les femmes de certaines tribus portent, enchâssés dans les lèvres, de larges et lourds disques de bois (1). J'ai traversé le village de Kiya-bé, un peu plus loin le poste d'Am-Timane. Un sous-officier y avait pris quelques aigrettes, qui vivaient dans la cour du poste. Mais elles ne se reproduisaient pas encore, et cette



Aigrettes dans le poste de Am-Timane, dans le Salamat, au Tchad.  
Au premier plan, à gauche, l'atelier d'un forgeron indigène qui fait rougir un morceau de fer.

partie du problème fort intéressant de l'élevage de l'aigrette reste à résoudre. Enfin, me dirigeant franchement vers le Nord, j'ai gagné Abecher, la capitale du Ouadaï. Le Ouadaï ménage au voyageur une succession de reliefs rocheux, cassés de mille fentes entre lesquelles végètent parfois un maigre arbuste et, dans l'intervalle de ces reliefs, de grandes étendues couvertes d'épineux d'un vert gris.

Abecher, comme toutes les régions dont je viens de parler, était pour moi une ancienne connaissance. On y arrive après avoir gravi longtemps une faible pente, au milieu d'affleurements rocheux; on traverse, par des chemins que l'eau des torrents a creusés profondément, une crête basse, mais qui, jusque là, masque l'horizon : et on aperçoit tout d'un coup, au fond d'une large plaine de 10 à 12 kilomètres de diamètre, que limitent des chaînons rocheux et que le début de la saison des pluies revêt d'un léger manteau de verdure,

(1) Voir L'Illustration du 5 mai 1923.

l'ensemble de la ville : le poste et le camp des tirailleurs, quelques maisons pour le logement des officiers, un grand marché, les quartiers indigènes, partie en terre, partie en paille, tout cela étalé sur une surface d'environ 2 kilomètres sur 2 avec de grands intervalles vides. Deux fleuves passent là, presque toujours à sec. La population est actuellement d'environ 7.000 habitants.

Abecher est un centre commercial important par sa situation géographique en même temps que par son activité. Une grande partie du commerce de l'Afrique Centrale passe par là. C'est le point de départ des caravanes qui emportent vers l'Égypte, soit par la route d'El Facher, soit par celle de Koufra, l'ivoire, les plumes et la poudre d'or. C'est aussi le point où, au retour, les produits importés de la côte méditerranéenne ou de Port-Soudan se divisent en plusieurs courants qui s'évalent ensuite en éventail sur tout le Tchad.

Après m'être arrêté un mois à Abecher, je suis parti pour Faya, à 20 jours plus au Nord. J'ai admiré le poste de Biltine, où le capitaine Berthollier a construit, sans autre élément qu'une terre argileuse, une habitation d'une structure et d'un aménagement extrêmement intéressants.

À quelques jours de là commence la région désertique. La population même, bien clairsemée du reste, est différente. Les Goranes en forment le principal élément. Ils sont de couleur foncée, sveltes et robustes, braves, turbulents et belliqueux. Leurs femmes, fines comme eux, ont de la grâce. La photographie de la page suivante montre le début d'un de leurs tam-tams. Mais de tous ceux que j'ai vus, le plus caractéristique est celui auquel m'ont fait assister, un peu plus tard, les gens d'Ounyanga.

Les danseuses s'habillent, là, d'un pagne bleu foncé qui dégage une épaule pour passer au-dessus de l'autre. Un bandeau de peau ceint leur front; une large ceinture de cuir, dont les extrémités retombent par derrière, accuse leur taille. Leurs cheveux sont divisés en petites tresses dont la longue frange couvre en partie leur nuque et les côtés de leur cou. Elles les enduisent abondamment d'un mélange de beurre et de terre qui en conserve la souplesse au prix malheureusement de quelques inconvénients sur lesquels je n'insisterai pas. Elles les ornent en même temps de peignes d'argent, de grands anneaux qui pendent le long de leurs oreilles et de grêles figurines de cuivre qu'elles fixent verticalement en manière de cimier. Ainsi parées, elles se placent sur un rang et s'enlacent par les bras, que chacune d'elles étend au-dessus des épaules de ses deux voisines. Le tam-tam commence sur un rythme lent. Elles s'élèvent toutes ensemble sur la pointe des pieds, puis se laissent retomber légèrement en reculant à chaque pas, mais à peine, de 2 ou 3 centimètres seulement. Le mouvement s'accroît peu à peu, le rang qu'elles forment exécute, toujours à reculons, une conversion continue, poussé en quelque sorte par le joueur de tam-tam qui lui fait face et qui s'avance lentement. Alors un rang d'hommes se groupe et se place derrière le musicien. Aussi violents dans leurs gestes qu'elles sont réservées dans les leurs, ils brandissent des cravaches, voire des sagaies au-dessus de leurs têtes et semblent les menacer et les poursuivre, cependant que, dans leur mouvement rythmé de vague qui s'élève et s'abaisse, elles continuent leur fuite exempte de frayeur et de hâte. C'est décent, gracieux et naïf. La civilisation n'a pas encore appris l'art de la danse à ces sauvages. Enfin, elles vont s'asseoir en cercle et les hommes, devant elles, exécutent des pas de fantaisie, cependant que tout le monde accompagne d'un chant monotone le haut tambourin qui est l'orchestre de la fête.

Ensuite ce fut Faya — Fort-Berryer-Fontaine — où je devais achever, avec le concours amical et dévoué du commandant Couturier, du capitaine Ledru, du lieutenant Dufail, auxquels s'adjoignirent, en plusieurs occasions, le lieutenant Brenner et le lieutenant de Bensman, la préparation de la partie la plus délicate et la plus importante de mon voyage, la traversée du désert de Libye.

Le capitaine Ledru, à la tête d'un détachement comprenant l'adjudant Souverain, un sous-officier et quatre caporaux indigènes ainsi que vingt-quatre tirailleurs, assura ma sécurité jusqu'au dernier puits français, Tekro. Pendant que le gros du détachement l'occupait, l'adjudant Souverain, avec une escouade, me conduisit jusqu'à la frontière même de notre zone d'influence, à trois jours de marche. Puis, les accords internationaux mettant obstacle à ce que des militaires français pénétrassent plus avant, je me séparai de ces excellents et précieux compagnons.

(A suivre.)

BRUNEAU DE LABORIE.